



DES MEMOIRES DE LA SOCIETE ROYALE DU CANADA

DEUXIEME SERIE—1900-1901

TOME VI

SECTION I

LITTERATURE FRANÇAISE, HISTOIRE, ARCHEOLOGIE, ETC.

Le Clergé Protestant du Bas-Canada

DE 1760 à 1800

Par M. F.-J. AUDET

EN VENTE CHEZ

J. HOPE & SON, OTTAWA ; LA COPP-CLARK CO., TORONTO
BERNARD QUARITCH, LONDRES, ANGLETERRE

1901

BR575

Q3

H93

1901

XXX



VII.—*Le Clergé protestant du Bas-Canada de 1760 à 1800,*

Par M. F.-J. AUDET.

(Présenté par M. Suite et lu le 2^e mai 1900.)

L'histoire du clergé protestant du Bas-Canada ne commence qu'à la conquête; car sous la domination française il n'y avait pas de protestants dans le pays. Quand nous disons qu'il n'y avait pas de protestants, nous entendons qu'ils étaient si peu nombreux qu'il ne vaut pas la peine d'en parler; ils n'avaient ni organisation, ni ministres, ni églises.

Une seule tentative d'établissement eut lieu, dans les commencements de la colonie, à laquelle prirent part des protestants, celle de Port-Royal, en Acadie, et elle échoua misérablement. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de raconter au long l'établissement de Port-Royal, non plus que de suivre pas à pas les vicissitudes nombreuses qui remplirent sa courte histoire. Qu'il nous suffise de dire que les malheurs de cette colonie furent en grande partie dus à la division qui se mit parmi ses membres au sujet de la religion.¹ Quelques années plus tard, la scandaleuse conduite de Claude de La Tour, en Acadie, sembla donner raison aux catholiques, qui prétendaient qu'il n'y avait point de sûreté à laisser des protestants français s'établir dans le voisinage des colonies anglaises peuplées de protestants; car, disaient-ils, à la moindre difficulté avec le gouvernement, ils se joindraient à ces derniers et feraient perdre à la France tout ce qu'elle possédait en Amérique.

Le clergé protestant du Bas-Canada, comme corps, a été et est encore au-dessus de tout reproche. L'auteur se plaît à le reconnaître aux premières lignes des quelques notes qu'il rassemble aujourd'hui sur les quarante premières années de l'histoire de ce clergé dans la province française. Si quelques-uns des pasteurs protestants de la période qui nous occupe n'ont pas été ce qu'ils auraient dû être, il regrette que ce soient précisément ceux-là sur lesquels il lui faille en premier lieu attirer l'attention. Il lui serait plus agréable de ne pas commencer par signaler ce qui fait tache dans son tableau, de ne pas montrer tout d'abord ce qui n'est qu'exceptionnel dans son sujet. En effet, si ces quelques personnages, les premiers dans l'ordre chronologique, n'ont guère rien qui les recommande à notre respect, il n'en est pas ainsi du grand nombre de leurs successeurs qui se sont distingués par leur piété, leurs travaux et leur charité autant que par l'intégrité de leur caractère.

¹ Ferland, *Histoire du Canada*.

I

Les premiers pasteurs protestants qui furent envoyés comme tels dans la province de Québec après la cession du pays à l'Angleterre furent MM. David-François de Montmollin, à Québec, Léger-Jean-Baptiste-Noël Veyssières, à Trois-Rivières, et David Chabrand de Lisle, à Montréal. Ils furent nommés par lettres patentes royales en date du 1^{er} février 1768 et recevaient un traitement de 200 louis par année.

Ils avaient été choisis de préférence à des Anglais parce que des représentations avaient été faites au gouvernement impérial à l'effet que le nombre de protestants français était très considérable au Canada, alors que, en réalité, il était au contraire bien restreint. On espérait aussi convertir les Canadiens.

M. de Montmollin ne connaissait pas suffisamment l'anglais pour pouvoir prêcher en cette langue; il était d'ailleurs très négligent dans l'exercice des devoirs de sa charge. M. de Veyssières, ancien récollet de Trois-Rivières, qui, après s'être brouillé avec son supérieur, avait jeté le froc aux orties et était passé en Angleterre où il avait été fait ministre de l'Eglise anglicane, avait été nommé pasteur à Trois-Rivières. Il ne remplissait aucun de ses devoirs et était généralement regardé comme un homme de mœurs dissolues. M. de Lisle, qui était aussi aumônier de la garnison, exerçait son ministère à Montréal depuis le mois d'octobre 1766. Deux ministres anglicans, MM. Ogilvie et Bennett, et M. Bethune, presbytérien, avaient, dit-il, desservi cette ville avant lui durant l'espace de trois ans, mais ils n'avaient laissé aucun registre des mariages, baptêmes et sépultures qu'ils avaient faits. Ces ministres n'étaient pas des pasteurs résidents, mais simplement des aumôniers de régiments en garnison. Il ajoute que deux autres ministres, MM. Doty et Stuart, qui avaient tenu une école à Montréal, avaient aussi marié et baptisé plusieurs personnes, mais qu'ils n'avaient, eux non plus, laissé aucun registre.¹ Le révérend John Brooke, aumônier des troupes en garnison à Québec, avait aussi, avant l'arrivée de M. de Montmollin, desservi les quelques Anglais qui s'étaient établis en cette ville.²

M. de Lisle, paraît-il, ne valait guère mieux que ses collègues de Québec et Trois-Rivières. Il n'officiait que les dimanches matin et encore très irrégulièrement. La petite population protestante de langue française de Montréal assistait si peu aux offices que, durant l'espace de quatre ans, il n'y fut pas prononcé quatre sermons dans cette langue. Les offices du soir n'avaient jamais lieu, et le sacrement de la communion n'était guère administré que trois ou quatre fois l'an à Montréal, encore moins souvent à Québec et jamais à Trois-Rivières. Le catéchisme était

¹ *Rapport sur les Archives*, 1885, note A.

² *Canada, an Encyclopedia of the Country*, vol. II, p. 336.

chose inconnue dans le pays. Cette négligence des ministres produisait des effets désastreux.¹

Voici une lettre très intéressante adressée par sir Guy Carleton au ministre des colonies, lord Hillsborough. Elle est datée le 21 juillet 1768. Après avoir accusé réception des lettres du ministre, il dit : " J'avais une si piètre opinion de M. Veyssières que j'ai refusé de le recommander lorsqu'il est allé en Europe l'année dernière et, bien que d'autres personnes lui eussent signé de ces lettres de recommandation que tout le monde peut se procurer, si je n'eusse été convaincu que mon silence sur le compte d'un homme qui quittait la province l'aurait empêché de revenir avec un mandat du roi, je me serais cru obligé de vous adresser un rapport complet sur les légèretés et les folies qui ont caractérisé sa carrière, tant avant que depuis sa renonciation aux erreurs de l'Eglise de Rome.

" Nous avons dans cette ville l'usage de deux églises en commun avec les catholiques romains et une autre église entièrement à nous ; malgré cela M. Montmollin trouve bien dur que l'église paroissiale soit toujours en ruine. Je ne veux pas lui donner l'église des Jésuites dont nous avons fait un magasin, à notre arrivée. N'en ayant plus besoin et n'ayant pas d'argent pour la préserver de la ruine, on a rendu cette église, il y a plus d'un an, aux jésuites, qui achèvent d'y faire des réparations coûteuses.

" M. Montmollin trouve encore plus dur que je n'approuve pas qu'il perçoive la dîme, comme il voudrait le faire. J'ai cherché à lui démontrer la violence, l'injustice, la violation des traités, dont je me rendrais coupable en me rendant à son désir, il m'a répliqué que Louis XIV n'avait pas observé ses traités avec les protestants et qu'en conséquence il ne voyait pas pourquoi nous observerions les nôtres avec les catholiques romains.

" Dans l'état actuel nous avons plus d'églises qu'il ne nous en faut, en commun avec les catholiques romains, et si l'ordre qui défend aux récollets et aux jésuites de se recruter est maintenu, nous aurons dans quelques années, sans commettre de violence, sans offenser personne et sans paraître nous départir de la douceur qui caractérise le gouvernement du roi, plus d'églises à nous que nous n'en pourrions occuper et tenir en bon état à moins qu'il ne plaise au Trésor de nous y aider."

Voilà quels furent les premiers apôtres du protestantisme dans le Bas-Canada. Il faut avouer que ces hommes n'étaient guère propres à convertir les Canadiens. Leur conduite n'était pas de nature à inspirer beaucoup de confiance dans la religion qu'ils prêchaient, aussi ne firent-ils point de prosélytes.²

¹ Rapport de la société Biblique, *Archives* de 1889.

² Voir aussi l'opinion qu'exprime le révérend M. Roe, de ces premiers pasteurs protestants, dans *Canada, an Encyclopædia of the Country*, vol. II, p. 336.

II

L'Angleterre avait à peine obtenu possession du pays convoité depuis si longtemps qu'elle y introduisait, malgré la foi jurée des traités, son système d'abus, de spoliations et de persécutions dont elle ne devait se relâcher qu'après avoir tenté l'impossible pour réussir. Le conseil exécutif voulut d'abord s'emparer de la cathédrale catholique et la faire servir au culte protestant. " Il fut question, dit Garneau, de créer une grande loterie de dix mille billets d'une valeur totale de 20,000 livres sterling, pour rebâtir la cathédrale incendiée pendant le siège. Afin d'intéresser dans cette entreprise les lords de la trésorerie, l'archevêque de Cantorbéry, l'évêque de Londres et la société Biblique, on leur envoya un projet qui annonçait assez clairement le dessein de s'emparer des biens religieux des Canadiens." Mais, grâce à Carleton, on renonça au projet de la loterie et on laissa les catholiques reconstruire leur église.

M. de Montmollin sollicitait aussi le gouverneur de s'emparer de l'évêché catholique ainsi que de toutes les propriétés en dépendant.

Le général Murray avait, dans le temps, reçu l'ordre d'admettre les ministres protestants à la collation des cures dans les villes, mais, par politique, il n'avait pas cru devoir le mettre à exécution.¹

Vers le même temps, la société protestante de propagation de l'évangile commençait à envoyer des missionnaires dans le pays.

Au recensement de 1784, on comptait plus de 15,000 protestants dont un grand nombre dans cette partie de la province qui devint, quelques années plus tard, le Haut-Canada. Cette augmentation considérable dans un espace de temps relativement court, était due à l'immigration des United Empire Loyalists fuyant les provinces voisines qui venaient de faire reconnaître leur indépendance, ainsi qu'à l'établissement dans le pays d'un bon nombre de troupes licenciées qui y avaient obtenu des concessions de terres.

Voici une liste du clergé protestant à cette époque.

Anglicans :

- MM. de Montmollin, à Québec,
- Toosey, assistant, à Québec,
- de Lisle, à Montréal,
- Tunstall, assistant, à Montréal,
- Veyssières, à Trois-Rivières,
- Doty, à William-Henry (Sorel),
- Stuart, à Kingston,
- Bryan, à Cornwall,
- Langhorn, missionnaire, près de Kingston.

¹ Garneau, *Histoire du Canada*.

Presbytériens :

MM. Henry, à Québec,
 Sparks, à Québec,
 Somerville, à Montréal,
 Bethune, à Oswegatchie.

Soit en tout treize ministres. C'était peu pour une population aussi forte et disséminée sur une aussi vaste étendue de territoire.

III

La Nouvelle-Ecosse ayant été érigée en diocèse par Georges III, le 25 août 1787, le très révérend Charles Inglis, docteur en théologie, qu'avait chassé de New-York la révolution américaine, en 1783, et qui était allé s'établir à Halifax, fut désigné pour en être le premier évêque, et sa juridiction fut étendue aux autres provinces anglaises de l'Amérique du Nord. Il fut sacré en août 1787. C'est le premier évêque anglican des colonies anglaises des deux mondes. Il était né en Pennsylvanie, vers 1734, et mourut à Halifax, le 24 février 1816. Il avait été nommé membre du conseil exécutif de la Nouvelle-Ecosse en 1809. Il a laissé plusieurs sermons, lettres-circulaires à son clergé, etc. Son fils unique, John, a été son deuxième successeur sur le siège épiscopal d'Halifax, et, lui aussi, conseiller exécutif de sa province, à compter de 1825.

L'année 1789 est mémorable dans les annales de l'église anglicane de la province de Québec à cause de la visite de l'évêque Inglis. Il demeura deux mois à Québec, lança un mandement, réprima plusieurs abus et régla le nombre de questions à la satisfaction de tous. Enfin, il confirma plusieurs personnes, qui de leur vie n'avaient vu un évêque.¹

L'église des récollets fut mise à la disposition de l'évêque durant son séjour à Québec.

Ce fut à la suite de cette visite que l'on décida d'ériger Québec en évêché.

Une nouvelle constitution fut octroyée au Canada en 1791. La province fut divisée en deux parties, le Bas-Canada et le Haut-Canada, ayant chacune son gouvernement respectif.

La nouvelle loi constitutionnelle contenait plusieurs dispositions concernant l'Eglise et la religion. Une d'elles arrêta qu'aucun ministre du culte ne pourrait siéger dans la chambre d'assemblée. Cette défense visait, à n'en pas douter, le clergé catholique que l'on savait presque omnipotent dans la province et que l'on craignait en conséquence. Une autre, beaucoup plus importante, décrétait l'établissement, dans les deux Canadas, d'un clergé protestant et pourvoyait à son entretien par la création des "réserves du clergé".

¹ *Canada, an Encyclopædia of the Country*, à l'article du vénérable Henry Roe, vol. II, p. 339.

Cette question des *réserves* forme l'un des chapitres les plus importants de l'histoire du clergé protestant des deux provinces.

Après avoir vainement essayé, pendant plus d'un quart de siècle, d'enrayer la libre expansion de l'Église catholique dans cette province, et au mépris des traités qui nous garantissaient le libre exercice de notre religion, s'être illégalement approprié une partie des biens religieux de ses nouveaux sujets, le gouvernement britannique, commençant à s'apercevoir que la force brutale n'y pouvait rien, changea de tactique. Cependant, le jour était encore éloigné où, voyant l'inutilité de ses efforts, l'Angleterre prendrait le sage parti de laisser les Canadiens professer librement leur religion et se gouverner eux-mêmes. Elle n'abandonnait point encore l'idée d'angliciser et de protestantiser le pays; mais elle crut devoir essayer des moyens moins violents, sinon moins oppressifs, et pensa que la persuasion réussirait peut-être là où la tyrannie avait échoué.

« En matière de religion, comme en politique, dit Garneau, l'Angleterre attendait toujours l'impulsion des circonstances. Tantôt elle paraît vouloir laisser les Canadiens jouir de tous leurs droits, tantôt elle cherche à les assujettir aux protestants; et c'est cette dernière pensée, la plus constante, qui s'étend à tout son système colonial politique et religieux, et qui explique les oscillations qu'éprouve sans cesse la tendance vers l'anglicisation et le protestantisme. »

Dans ce but et aussi pour pourvoir aux besoins spirituels des Anglais qui devenaient de jour en jour plus nombreux dans la colonie, elle décida d'y établir un clergé protestant. A cet effet il fut arrêté qu'un septième de toutes les terres incultes de la couronne qui seraient concédées à l'avenir, serait réservé pour l'établissement et l'entretien de ce clergé. Cet arrêt s'appliquait également au Haut-Canada.

Cette décision suscita par la suite, pendant plus d'un demi-siècle, bien des mécontentements et donna lieu à des discussions fort animées tant dans la législature que dans la presse du Haut-Canada, tandis que la paix régnait relativement dans notre province. L'Église anglicane demandait, en sa qualité d'*église établie du royaume*, tout le produit des ventes et des loyers de ces terres, tandis que les presbytériens, les méthodistes et les autres communions religieuses réclamaient leur part du magot. Plus d'un million d'acres ayant été ainsi réservées dans le Bas-Canada, il faut avouer que, suivant le dicton populaire, le jeu valait la chandelle.

Cette question fort épineuse et très embrouillée fut enfin résolue par la loi de 1854 qui sécularisa ces réserves dans les deux Canadas. Les fonds provenant de cette source furent donnés aux municipalités au *pro rata* de leur population avec la liberté d'employer ces revenus comme bon leur semblerait.

IV

Le diocèse anglican de Québec fut créé le 28 juin 1793, et le très révérend Jacob Mountain fut nommé à l'instigation de William Pitt, lord évêque de Québec. Pitt fut guidé dans son choix par le célèbre docteur Tomline, évêque de Lincoln, dont Mountain était le chapelain et l'ami. Lors de son élévation à l'épiscopat, Mountain était " vicar " à Brockden et prébendier de Lincoln. Il fut sacré le 7 juillet de cette année et s'embarqua immédiatement, avec sa famille, pour sa nouvelle demeure.

Il était né à Thwaite Hall, dans Norfolk (Angleterre), en 1750, et mourut à Marchmont, près de Québec, le 16 juin 1825. Il était d'extraction française. Il avait épousé, en 1781, Elizabeth Kentish. De cette union naquirent six enfants : quatre garçons et deux filles. Trois de ses fils embrassèrent l'état ecclésiastique—l'un d'eux, George-Jehosaphat, fut le troisième évêque de Québec—et le quatrième des garçons entra dans l'armée où il se distingua et mourut aide-de-camp de la reine.¹

L'évêque Mountain avait été nommé, le 30 juin 1794, membre du conseil exécutif de la province.

Durant tout le cours de son épiscopat, il ne cessa de travailler activement à promouvoir les intérêts de son église et à diminuer le pouvoir et le prestige de celui qu'il considérait comme son rival, l'évêque catholique de Québec. Il fit tout ce qu'il put pour empêcher celui-ci d'être officiellement reconnu en cette capacité. Il entretenait une correspondance suivie avec le gouvernement de la métropole et se plaignait à chaque instant de ce que l'évêque catholique prenait le titre d'évêque de Québec de monseigneur, etc. Il réussit pendant quelque temps, mais il dut céder à la fin devant l'attitude ferme et énergique de M^{sr} Plessis qui obtint gain de cause.

L'évêque Mountain était, paraît-il, un des plus grands orateurs sacrés de son temps.²

Voici quel était le clergé protestant du diocèse, le 20 mai 1800.

L'évêque Mountain, les révérends Jehosaphat Mountain, archidiacre et pasteur de la paroisse de Trois-Rivières ; Salter-Jehosaphat Mountain, pasteur de Québec, depuis le 15 septembre 1797 ; James Tunstall, à Montréal, depuis le 1^{er} juillet 1794 ; John Doty, à William-Henry (Sorel), depuis juillet 1784, et R. L. Short, à Saint-Armand, depuis le 1^{er} novembre 1799. MM. de Montmollin et Veyssières étaient à leur retraite.

Le révérend Alexander Sparks, presbytérien, demeurait à Québec depuis le 8 avril 1784, et M. James Somerville s'était établi à Montréal vers le même temps.

¹ Enfants de l'évêque Jacob Mountain : le révérend George-Jehosaphat, docteur en théologie, archidiacre puis évêque ; le révérend Jacob-Henry-Brooke ; le révérend George-Robert ; Eliza, mariée à Frédéric Arabin, capitaine d'artillerie ; Armieue-Simcoe-Henry, mort colonel et aide-de-camp de la reine ; Charlotte-Mary-Milnes.

² Roe, *Canada, an Encyclopedia of the Country*.

M. Veyssières (autrefois le frère Emmanuel, récollet,) mourut à Trois-Rivières le 26 mai 1800.

Nous avons vu quels avaient été les prédécesseurs de M. de Lisle, à Montréal. Celui-ci étant mort en 1794, son assistant, M. James Tunstall, le remplaça. Sa commission porte la date du 1^{er} juillet de cette année. Il remplit cette charge jusqu'à l'année 1803. Ayant été, à cette époque, traduit devant la cour du banc du roi pour cruauté envers sa femme, il fut déclaré coupable et, à la demande de ses paroissiens, l'évêque lui enleva sa charge. Il eut pour successeur le révérend Jehosaphat Mountain.

La vieille église Saint-Gabriel de Montréal, située à l'angle des rues Saint-Jacques et Saint-Gabriel, qui sert maintenant de bureaux aux officiers du fisc provincial, est la plus ancienne de Montréal. Elle date de 1792. Elle appartenait aux presbytériens, mais les anglicans, qui n'avaient pas encore d'église à eux, s'y réunirent pendant quelque temps.

Dès 1766, les protestants de la ville se rassemblaient à la vieille église des Récollets, à l'angle des rues Notre-Dame et des Récollets, qui était mise à leur disposition à certaines heures. Quand ils quittèrent cette église, ils offrirent aux récollets des cierges pour le maître-autel ainsi que du vin de messe.

Le révérend M. Bethune, aumônier du 34^{me} régiment, fut le premier desservant de cette congrégation. Il fut remplacé par le révérend James Somerville qui desservit cette église pendant de longues années.

Le 29 octobre 1792, les anglicans de Montréal demandèrent au gouvernement d'ériger en corporation le *Christ Church*, qu'ils se proposaient de bâtir, ce qui leur fut accordé. L'église fut construite. Dans l'été de 1803 un incendie désastreux la réduisit en cendre, en même temps qu'une quinzaine d'habitations, la prison et le collège catholique. Les paroissiens s'adressèrent au gouvernement et demandèrent la concession du terrain de l'ancienne prison des Français, rue Notre-Dame, près de la côte Saint-Lambert. Leur requête fut exaucée, et la reconstruction de l'église, commencée en 1805. Elle ne paraît pas avoir été complètement terminée avant 1814. Cet édifice avait coûté au delà de 4,700 louis. Le 10 décembre 1856, il devenait, lui aussi, la proie des flammes. L'évêque Fulford fit alors ériger la magnifique cathédrale actuelle, rue Sainte-Catherine. Elle fut achevée en 1859.

A Québec, le révérend Philip Toosey, assistant de M. de Montmollin depuis 1785, avait remplacé celui-ci en 1794. Il venait de Little-Stoneham, comté de Suffolk (Angleterre). Il avait épousé, en 1770, Sarah, fille de Osbert Denton, de Rougham, comté de Suffolk. Ils eurent trois enfants : Philip, James Bramall et Margaret. Philip et Margaret moururent en bas âge. Durant son séjour dans le pays, le révérend M. Toosey s'occupa activement de colonisation. En 1792, il se fit concéder, de concert avec Kenelm Chandler, le canton de Stoneham. Ils firent venir un certain nombre d'immigrants qu'ils installèrent dans ce domaine.

M. Toosey mourut le 14 septembre 1797. Il eut pour successeur, Salter-Jehosaphat Mountain, neveu de l'évêque. La commission de celui-ci porte la date du 15 septembre. Il remplissait aussi les fonctions de chapelain et de secrétaire de l'évêque, et fut aussi aumônier du 1^{er} bataillon du nouveau régiment le Royal-Canadien, formé en 1796 et commandé par le baron de Longueuil.

L'église des Récollets, à Québec, fut, pendant assez longtemps, mise à la disposition des protestants. Elle devint la proie des flammes, en 1796. On commença, en 1799, l'érection de la cathédrale anglicane de Québec. Elle fut terminée durant l'été de 1804. Elle fut construite par Georges III, qui l'érigea en cathédrale, par lettres patentes en date du 25 août 1804, sous le vocable d'église cathédrale de la Sainte-Trinité, puis en fit cadeau au lord évêque de Québec. Elle fut consacrée et ouverte au culte le 28 août de la même année. Elle avait coûté plus de 17,000 louis sterling.

Le 5 novembre 1802, les citoyens de Québec appartenant à l'Eglise d'Ecosse demandèrent au gouvernement la concession d'un terrain où construire une église. N'ayant pas obtenu ce qu'ils désiraient, ils renouvelèrent leurs instances en octobre 1803, et plus heureux cette fois, ils obtinrent un lopin de terre de 66 pieds de front sur 56 de profondeur, sur le côté nord de la rue Sainte-Anne, à une distance de 194 pieds à l'est de la prison, et l'église Saint-André fut construite. Le révérend Alexander Sparks, pasteur de cette congrégation, mourut en mars 1819.

Le révérend Jehosaphat Mountain, archidiaire et official de l'évêque, qui avait été nommé assistant de M. Veyssières, à Trois-Rivières, en octobre 1794 et qui lui avait succédé en mai 1800, fut lui-même remplacé vers la fin de l'année 1800 par le révérend R. L. Short, qui desservit cette ville pendant plus d'un quart de siècle. Les anglicans de Trois-Rivières se servirent seuls de l'église des Récollets jusqu'à l'année 1820. Vers ce temps-là les méthodistes y eurent aussi leurs réunions. Ce n'est qu'après 1840, que ces derniers, devenus assez nombreux, se décidèrent à se mettre chez eux et construisirent la première église protestante érigée à Trois-Rivières. Les anglicans sont encore en possession de la vieille église des Récollets.

La mission de Saint-Armand date de 1787. Le révérend James Tunstall en fut le premier pasteur. Le 1^{er} novembre 1799, le révérend R. L. Short fut nommé missionnaire à cet endroit. Il y demeura jusqu'à la fin de 1800, puis fut transféré à Trois-Rivières.

William-Henry (Sorel) eut pour premier pasteur le révérend John Doty qui demeura en cet endroit jusqu'à l'année 1803. Il fut alors mis à la retraite et se retira à Trois-Rivières où il mourut, le 23 novembre 1841, âgé de quatre-vingt-seize ans. C'est lui qui eut l'honneur d'ériger le premier temple protestant de la province. L'église de Sorel fut ouverte au culte le jour de Noël 1785 et fut baptisée *Christ church*.

Nous croyons avoir réuni, dans les quelques pages qui précèdent, les principaux faits qui se rattachent à l'histoire du clergé protestant du Bas-Canada, durant les quarante années qui suivirent la cession du pays à l'Angleterre.

Comme on a pu s'en convaincre, en parcourant ces notes, le clergé protestant a eu des commencements difficiles, tout comme le clergé catholique sous la domination française. L'un et l'autre se plaignaient constamment du petit nombre de prêtres ou de ministres dans la colonie. Le champ était vaste et le terrain fertile, mais on manquait de bras pour faire la semence. Cependant, les protestants ont eu encore plus d'obstacles à surmonter et plus de difficultés à vaincre, à cause de la qualité de leurs premiers pasteurs. Jusqu'à l'arrivée de l'évêque, il n'y avait aucune discipline et chacun agissait à sa guise. Enfin l'évêque arriva en 1793; mais ce ne fut guère avant le commencement de ce siècle qu'il put réussir à mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Un mémoire important qu'il adressa, le 15 avril 1799, au duc de Portland, ministre des colonies, sur l'état des affaires ecclésiastiques de la province, ouvrit enfin les yeux de la métropole qui se décida à agir. Georges III fit don à l'église anglicane de Québec d'une magnifique cathédrale. L'institution Royale d'éducation fut créée en 1801, les missionnaires devinrent plus nombreux et furent choisis avec plus de soin; enfin on commença à avoir une certaine organisation. Avec le XIX^e siècle, une ère nouvelle de progrès et de prospérité va s'ouvrir pour l'église anglicane ainsi que pour les sectes dissidentes du Bas-Canada.

